

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jules PRAVIEUX

Leur oncle

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 20, p. 93-97

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Leur Oncle

Nous sommes heureux d'offrir aux lecteurs des « Echos » ces quelques pages du nouveau roman de M. Jules Pravieux « Leur Oncle » qui sort de presse ces jours-ci. (Paris, Plon-Nourrit.) Ce fragment sera jugé d'autant plus intéressant que la scène décrite se passe dans notre pays. Nous remercions M. Pravieux de l'honneur qu'il veut bien faire à notre petite revue.

Un vieillard, M. Damenay, ancien président de tribunal civil, tient, pendant la guerre, son journal. Il conte le mariage d'une de ses nièces, Françoise, avec un mutilé, évacué d'Allemagne sur la Suisse. Le mariage est célébré à Bulle. Le vieillard y assiste avec sa famille, sa belle-sœur et son autre nièce Aline.

*17 Janvier.* — Dix heures du soir, j'ai bien juste le temps, avant de me mettre au lit pour essayer de dormir, de consigner ici l'impression de cette journée qui sera historique dans nos annales de famille.

De l'aube au couchant, la neige n'a cessé de tomber et à l'heure même où j'écris, assis à la petite table de pitchpin qui sent la résine, je perçois encore à travers la double fenêtre, le bruissement feutré que font les flocons en arrivant sur le sol.

Bulle, au pays de Gruyère, capitale du fromage, rappelle l'un de nos chefs-lieux de canton français où seuls les marchés amènent quelque affluence, une fois la semaine. Couchée dans les grands draps blancs que lui fait la neige, la petite ville semble dormir encore quand, à neuf heures du matin, nous quittons l'hôtel pour nous rendre à l'église. A peine voyons-nous une main curieuse soulever un rideau sur notre passage. Il est juste de dire que le cortège nuptial qui ne se composait que de quelques couples fileux cachés sous des parapluies man-quitait de prestige et de solennité. Evidemment, ma belle-sœur, si elle eût été consultée, n'aurait pas invité la neige.

L'église des Capucins de Bulle, où l'abbé Allan, lieutenant, prisonnier, et camarade de René, comme lui évacué sur la Suisse, doit bénir le mariage, ne contenait, à notre entrée, qu'une vingtaine de soldats, trois officiers français et un capitaine de l'armée suisse, ainsi que deux

familles de la ville où le fiancé de ma nièce était reçu en ami. C'était là toute l'assistance. Je me réjouis fort, en mon intérieur, de cette simplicité qui, trop manifestement, n'était pas du goût d'Aline, non plus que de sa mère. En pénétrant dans l'église, elles se regardèrent avec une moue désappointée. La galerie manquait pour admirer les robes émanées de la haute couture et qui étaient si bien dans la ligne voulue par la mode ! Elles se résignaient malaisément à cette cérémonie, sans froufroutements, sans piétinements de talons Louis XV, sans défilé farandolesque dans une sacristie devenue, un jour comme celui-là, le dernier salon où l'on cause, et le premier des salons où l'on pose. Quand même, il y avait braqués sur elles une trentaine de paires d'yeux : faute de mieux, il fallait s'en contenter et faire figure. Ma belle-sœur qui s'avavançait au bras de M. Bonmigny prenait ses plus grands airs et portait sa tête en triomphe. Aline avait, dans sa démarche, ce léger dandinement que je lui connais et que je lui ai toujours vu quand elle se sent regardée.

La cérémonie commença. La lumière blanche d'un jour de neige nous arrivait par les hautes baies aux vitraux sans couleurs. L'église baignait dans une sorte de clarté lunaire, où les cierges de l'autel brillaient comme des étoiles, ce qui donnait une teinte presque blafarde à tous les visages. Au chœur, Françoise sous son voile, René dans son uniforme bleu, semblaient transfigurés dans leur pâleur : mes yeux s'arrêtaient sur eux avec complaisance.

Dix capucins, longue barbe, robe de bure marron, la corde blanche autour des reins, immobiles dans leurs stalles, faisaient songer à de grandes statues de saints descendus de leurs niches pour assister d'un peu plus près au mariage de ce petit Français et de cette petite Française qui s'aimaient depuis si longtemps, qui seraient venus mettre sous leur patronage les commencements de leur bonheur.

Dans la rue, autour de l'église, c'était le grand silence. J'entendais de ma place le vent d'hiver qui psalmodiait sous les cloîtres du couvent. Le chant grave des moines qui était du pur grégorien, valait bien, j'imagine, comme accompagnement des rites, les cris d'oiselles égossillées

que j'eusse entendus ailleurs. J'ai pu prier Dieu, lui demander de bénir les deux enfants. À Richoteau, dans l'église Saint-Jacques, je n'aurais songé, dans la mêlée des parfums divers, mais tous agressifs, dont les madames auraient cru devoir se couvrir pour la cérémonie, qu'à attendre la fin où je pourrais respirer le grand air sur le parvis de la cathédrale.

La cérémonie s'acheva dans le cri d'allégresse du *Te Deum*. Ils étaient mariés. Leur beau rêve se réalisait enfin. Depuis si longtemps, ils attendaient que cette heure vînt ; lui, dans les affres de la tranchée, dans les lourdes journées d'hôpital là-bas chez les Boches ; elle dans les tristesses et les angoisses de l'arrière, alors que planait sur nous la sombre rumeur de la désertion d'André. Que de fois, ils avaient dû désespérer ! Et maintenant, ils étaient l'un à l'autre, et pour toujours ! Ils devaient se demander si c'était bien vrai !

— Mon oncle, me dit Françoise, en se jetant à mon cou, si je suis aujourd'hui la femme de René, c'est bien à vous que je le dois. Vous m'avez toujours soutenue, Vous êtes si bon !

— Oh oui, si bon ! confirma René.

— Mes chers enfants, vous êtes les seuls à le croire, répondis-je pour cacher mon émotion, mais cela me fait d'autant plus de plaisir de me l'entendre dire que je sais bien que ce n'est pas vrai !

Ce soir, il y eut dîner à l'hôtel de la Gruyère ; sur ma demande, tous les soldats français qui avaient assisté au mariage y furent conviés.

Mon ancien collègue au tribunal de Villoy, le juge Potiche dénommé le Vase brisé, avait coutume de dire : « En ce monde, tout finit par une tasse de camomille ». Ce qu'il tentait d'exprimer, sous cette forme inattendue, c'est que toutes nos joies, toutes nos fêtes, toutes nos solennités finissent par un banquet. Il expliquait ainsi sa pensée qui, du reste, avait besoin d'être éclaircie : « Quoi qu'il nous arrive, il faut nous mettre à table et quand on a déjà trop mangé, un monsieur se lève repu, qui parle de l'abondance du cœur, mais qui parle trop et qui vous charge encore l'estomac, si bien que rentrés à la maison, il n'y a de salut pour nous que dans la camomille : digestion appelle effusion, effusion appelle infusion ». De

la première phase du banquet, rien à dire : de la troisième, l'infusion, je fus heureusement dispensé, mais de la seconde, l'effusion, hélas ! hélas !

Quand vient l'heure du dessert, M. Bonmigny commence à ressentir les premières angoisses de l'orateur qui va ouvrir sa bouche d'or. Il excite ma pitié. Oh ! ce front concentré, cet œil qui regarde en dedans, qui, parfois, erre sur les convives, sans voir, cet air lointain de d'homme pour qui le monde extérieur s'est effacé, qui n'entend plus rien, qui n'écoute que le verbe intérieur résonnant en lui ! J'ai trop l'habitude de ces sortes d'affections pour me méprendre sur de tels symptômes : une crise de parlage s'annonce. Manifestement, le dieu le possède. Il parlera... il va parler... il parle.

Ce qu'il dit, je n'en sais rien. Délibérément, je permis à mon attention de s'absenter. Je songeais à notre cher petit Georges qui tient la tranchée là-bas, quelque part, à l'autre aussi, celui qui expie. Que je voudrais le revoir ! Que je voudrais connaître l'influence sur la marche de ses idées de sa longue détention chez les Boches !

Cette journée finit sans joie. C'est la guerre. René est prisonnier et ne peut rentrer en France. Nous partons demain matin et il nous faut laisser là les deux enfants. Comme, au moment de les quitter, il y a une heure à peine, nous étions réunis au salon de l'hôtel, je voulus, pour atténuer, d'une certaine manière, la gêne et la tristesse de cette séparation, assaisonner d'un grain d'humour, mes adieux :

— Mes chers enfants, leur dis-je, vous vous aimez beaucoup. Je suis bien sûr que vous vous aimerez toujours, mais laissez-moi, avant de vous quitter, vous révéler un secret : dans l'état de mariage, s'aimer, c'est le seul moyen de ne pas se haïr.

Tandis que tous souriaient autour de nous, M. Bonmigny tournait vers moi un regard de commisération, son air, clairement, voulait dire : « Ce qu'il en est de nous, avec l'âge, tout de même ! » Très sincèrement, la Bouche d'or du café Picot me plaignait de n'être pas né orateur et d'être si vieux, si vieux !

Lorsque les jeunes mariés et le ménage Bonmigny se furent retirés, Éléonore ne craignit point d'ouvrir devant moi l'un des battants de son âme de belle-mère.

— Enfin, s'écria-t-elle, c'est fait. Les voilà mariés !

— Je croyais savoir que ce mariage ne vous plaisait qu'à demi ?

— A demi, et même pas du tout ! reprit-elle. J'ai cédé, comme toujours, par bonté d'âme, (elle parlait gravement) mais véritablement ce mariage ne représente pour nous que des sacrifices.

— Que voulez-vous dire ? Ces deux enfants s'aimaient. Le sacrifice eût été d'empêcher leur mariage.

— Les Bonmigny n'apprécient pas comme ils le devraient, la faveur que nous leur faisons. Il leur semble tout naturel que leur fils épouse Françoise. Pourtant...

— L'amour comble tous les abîmes, Eléonore.

— Il ne comble rien du tout. René Bonmigny... mon gendre, n'en est pas moins le fils du greffier de Richoteau. Et lui, René... mon gendre, ne semble point étonné du tout de l'aubaine qui devrait cependant dépasser tous ses espoirs. Non, ce jeune homme, en entrant dans notre famille, s'y trouve à l'aise, alors que, raisonnablement, il devrait se sentir humble et un peu tremblant ; s'il veut compenser ce qui manque de son côté, quelle somme de bonheur, de soumission ne devra-t-il pas apporter à Françoise. Un autre aurait peur et douterait. Lui pas. Il pense, sans doute, qu'en se donnant lui-même, il donne beaucoup, et infiniment plus qu'il ne reçoit... Mon gendre est fat.

— Eléonore, fis-je, quand vous aurez rencontré un jeune homme qui se défie de lui-même, qui s'arrête épouventé devant l'idée d'un mariage, et qui n'ose avancer parce qu'il craint de ne pouvoir apporter une somme suffisante de bonheur à celle qu'il aime, vous me l'amèneriez pour que je lui dise : « Conservez-vous bien, monsieur, vous êtes le seul de votre espèce ! »

— C'est vrai, c'est vrai, ce que vous dites là, André, on est fat dans votre sexe !

Nous nous trouvions Eléonore et moi du même avis. Aussi, la conversation s'éteignit d'elle-même. Puisque nous ne pouvions pas nous disputer, que nous dire ? On monta se coucher.

Jules PRAVIEUX.